

IV

La montée vers l'Autel

Louis-Marie entre au Petit Séminaire de Saint-Sulpice précédé d'une réputation de saint. Sa grande vertu, dont tout le monde parle, fait naître chez les Messieurs du Séminaire « le désir de le posséder ». Aussi y est-il reçu « comme un ange du ciel », dit Blain. Et le Supérieur, M. Brenier, « regarde comme une grande grâce de Dieu, l'entrée de ce jeune ecclésiastique dans sa Maison ».

Il l'y accueille avec empressement et, le soir même, il fait chanter le *Te Deum*. Chacun comprend que c'est pour remercier le ciel de lui envoyer M. Grignon. Dans ce milieu choisi où l'esprit de M. Olier s'est épanoui et que de saints prêtres maintiennent dans la ferveur primitive, Louis-Marie va continuer sa formation cléricale avec la même fougue qu'il l'a commencée dès son arrivée à Paris.

Selon le règlement, il s'agit de « vivre intérieurement de la vie du Christ », « de la manifester dans notre corps mortel », et, sous le regard et à l'école de Marie, de s'assimiler « les mœurs, les sentiments, la vie de Jésus ». Cet idéal vers lequel il est attiré ineffablement, depuis sa plus tendre enfance, et qui, avec sa fidélité à le poursuivre, n'a cessé de monter en lui comme une flamme, prend soudain, à Saint-Sulpice, un éclat qui l'éblouit et le fascine.

Ces cinq années (1695-1700) vont être pour Louis-Marie d'une extraordinaire fécondité. L'étude de la théologie, les abondantes lectures spirituelles et, plus encore, les longues oraisons et une générosité sans faille devant les épreuves, vont mûrir en lui l'amant de la divine Sagesse et le lancer comme un « bolide de Dieu », dans ce monde de la fin du grand Siècle où il portera le plus authentique et le plus brûlant des messages évangéliques.

Dans le « moule » de Saint-Sulpice

Saint-Sulpice « était le lieu du monde où il pouvait être le plus en liberté de prendre son vol vers le ciel et de s'élever à la plus sublime perfection », écrit Blain. La vie y était austère, la nourriture pauvre et la discipline stricte. Aucune place pour la fantaisie. Et la direction qu'on y recevait ne pouvait que décaper l'âme de toute mollesse et de toute volonté propre.

En pauvre à qui revient la dernière place, Louis-Marie occupe, sous les toits, une cellule incommode, étuve en été, glacière en hiver. Et tellement exigüe que c'est une acrobatie continuelle d'y loger et d'y vivre. Pourtant, il n'est pas seul, relate le chroniqueur : les punaises et les insectes se relaient pour le tourmenter de jour et de nuit. En hiver, jamais de feu, et le séminariste mortifié se prive de descendre dans les salles chauffées où les places, d'ailleurs, sont limitées. Pour mieux sentir la morsure du froid, il porte des bas sans semelles, comme un fils de Saint-François...

Désormais, il n'ira plus aux cours de Sorbonne, car la préparation des grades comporte des dépenses élevées. Sans doute est-ce encore, sous l'aspect d'une privation, une attention de la Providence : « Tous ceux qui étudient en Sorbonne, excepté les séminaristes de Saint-Sulpice, et quelques autres, en très petit nombre, entrent dans les principes de Jansénius... », « écrit à cette époque Fénelon au P. Letellier, confesseur du Roi. »

Aussi bien, n'est-ce pas en Sorbonne où il n'y a guère de discipline et où l'on passe de longues heures à écrire des cahiers qu'on ne lit plus ensuite, que se fait le meilleur travail des étudiants, mais dans les conférences et répétitions théologiques du Séminaire. Et Louis-Marie, en y soutenant brillamment une thèse sur la grâce, prouvera que le Saint-Esprit est encore le meilleur des docteurs.

Dans cette paroisse du village de Vaugirard qui jouxte la campagne (on y voyait des terres cultivées, des bosquets et des moulins à vent), il vit comme en un désert. Il ne quitte sa chambre que pour les exercices communs et il y rentre toujours avec le même recueillement qu'il en est sorti. Son âme ne pense et ne s'applique qu'à Dieu. Toute lecture profane lui est insipide et les récréations, loin de le distraire, le rejettent plus intimement en Jésus et en Marie dont il ne peut s'empêcher de parler. A tel point que M. Baüyn, son directeur, est obligé de lui demander de ne pas faire de ces moments de détente une oraison ou une conversation sur les choses spirituelles.

Et on le voit, pour se corriger de cet excès si peu commun, se faire des recueils de contes ou d'histoires à rire qu'il tâche de débiter, le mieux qu'il peut, dans les groupes de ses confrères.

Toutefois, même en se montrant fort gai dans les récréations, selon un témoin, il n'eut jamais la manière drôle de conter qui lui eût valu un succès de plaisant ou de comique. Ce n'est qu'avec les plus fervents qu'il redevient lui-même : on sort alors de sa conversation « plus enflammé de l'amour de Dieu que d'une longue oraison ». Il vit dans le monde surnaturel : il en salue les anges, aux côtés des gens qu'il rencontre, et, à propos de tout ce qui survient, il ne cesse de s'exclamer : « *Deo gratias !* »

Même dans cette fervente Communauté, Dieu n'allait pas épargner à son serviteur la morsure des jaloux et des médiocres qui ne peuvent supporter, près d'eux, une vertu héroïque et pour qui c'est toujours un grand défaut que de n'en avoir pas. Montfort ne cessait de s'en référer à ses supérieurs et se faisait scrupule de leur être obéissant en tout. Aussi, souffrit-il « une espèce de martyr », de s'entendre dire, sans ménagement, qu'il n'en faisait qu'à sa tête, que sa vie était un tissu de singularités, qu'il était entiché de ses idées et substituait ses caprices à la Volonté de Dieu. Ce sont propos qui allaient bon train autour de lui, note Blain, et rendaient perplexes et réservés ceux qui avaient à le diriger. Or, dit-il, dans le Séminaire et hors du Séminaire, il a toujours été un modèle vivant de la plus grande régularité, cherchant et suivant, en tout, l'avis de ses Supérieurs et n'agissant jamais contre leur volonté.

Même en fait de piété, d'austérité et de zèle, il ne sortait jamais de l'obéissance, de peur, disait-il, qu'après avoir commencé par Notre-Seigneur, il ne finit par le diable. Sans doute, il y avait de l'extraordinaire dans les vertus de ce saint séminariste. Aussi fut-il incompris, méconnu, contredit comme le Christ, d'une manière systématique parfois, et même par quelques-uns de ses directeurs. Mais ce climat d'opposition dans lequel il faut vivre, si souvent, au milieu des hommes, n'est-il pas le creuset dans lequel s'épure l'or de la sainteté ?

Un champion de la Gloire de Dieu

Montfort ne peut être si familier de Dieu et de ses saints sans en prendre les intérêts. Dans le Séminaire et la Paroisse de Saint-Sulpice où il vit ordinairement, et jusque dans les rues du grand Paris quand il lui arrive d'y circuler.

C'est le cas, un jour, où il voit deux jeunes gens se quereller, tirer l'épée et se battre. A l'étonnement des badauds qui les observaient, il bondit au milieu d'eux et leur montrant son crucifix, il les adjure, pour l'amour de Dieu, de rengainer et d'oublier leurs griefs. Ils hésitent un moment et sous les éloquentes paroles du petit abbé, leur colère tombe et ils se séparent. C'est l'un d'eux qui raconta plus tard ce fait, à Saint-Sulpice même où, après une généreuse conversion, il était entré pour embrasser l'état ecclésiastique.

Un autre spectacle navrait notre zélé séminariste, celui des camelots et chanteurs de faubourgs qui, à certains jours et notamment lors de la foire de Saint-Germain, débitaient leurs productions ineptes ou obscènes à l'angle des rues ou à l'orée des ponts. La foule mouvante des petites gens faisait cercle autour d'eux et enlevait rapidement cette provende empoisonnée. Ne pouvant tarir la source du mal, il lui arrivait alors d'acheter une partie d'un stock, et après une réprimande publique aux marchands pour leur commerce mal-faisant, d'en faire une destruction exemplaire. Et quand on lui disait que, bien inutilement, il tentait d'arrêter cette fange de la rue, il répondait « qu'il était heureux au moins de retarder le mal qu'il ne pouvait empêcher ».

De même, quand il surprenait de mauvais livres sur les quais, il n'était pas de ceux qui peuvent rester indifférents devant le péché du monde. Il se sentait trop solidaire de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Un jour, il voit un charlatan qui débite, d'une verve endiablée, toutes sortes de propos malséants. Ne pouvant y tenir, l'abbé se campe sur le trottoir d'en face, et se met à apostropher, d'une voix forte, les chrétiens complaisants qui sont rassemblés là. Il leur fait honte de la mauvaise curiosité qui les retient à écouter des discours obscènes. En réveillant leur vergogne et leur conscience, il ne tarda pas à faire le vide autour du bateleur.

Déjà Montfort prend à la lettre le mot du Christ : « Qui n'est pas avec moi, est contre. » Toute sa vie, il se conduira selon cette logique de l'Evangile. On sait que telle n'est pas la manière du monde pour qui, souvent, Dieu est un gêneur. Aussi, même au Séminaire, l'abbé breton sera taxé d'intempérance dans son zèle et ses comportements. Il laissera dire. Peu lui chaut que l'on se choque autour de lui dès lors qu'il obéit à sa conscience et que le Seigneur est content.

Il n'ambitionne rien tant que d'entraîner le monde à louer et servir le grand Roi du ciel. Avec enthousiasme il trouve à Saint-Sulpice la tradition des Olier, des Bourdoise et de tant de saints curés qui

voulaient des paroisses qui prient et qui chantent devant les autels. Tout le monde remarque avec quel grave et saint respect il accomplit les fonctions liturgiques. Cela le désigne pour l'office de Maître de cérémonies.

Comme un Grand Maître de la Cour on le vit alors déployer toutes les ressources de sa nature d'artiste pour rehausser la dignité du culte chrétien. Et Blain de raconter comment il parvint à en codifier toutes les fonctions et à mettre un ordre admirable là où personne encore n'y avait réussi. Déjà s'annonçait en lui le grand meneur du Peuple de Dieu qu'il sera demain.

Le frère secourable à ses sœurs

Louis-Marie n'avait jamais voulu être à charge à sa famille. Mais, tout en suivant sa vocation, il n'en restait pas moins près d'elle dans ses affections, ses soucis et ses prières. C'est ce dont témoigne sa correspondance avec Rennes, dont il ne nous reste que quelques lettres. On l'y voit bien plus préoccupé de la situation, de la conduite et de l'avenir de ses parents que de lui-même.

Jusque dans le Séminaire, les épreuves des siens viennent ajouter au poids de son dénuement personnel. Il apprend ainsi, en 1696, que M^{lle} de Montigny, la bienfaitrice de sa sœur Louise, vient de mourir laissant sa jeune pensionnaire sans protection ni secours. Le premier réflexe de Louis-Marie est de confier à sa bonne Mère du ciel le sort de sa jeune sœur, et de s'en remettre aux soins de la Providence.

En même temps qu'il prie, il consulte. Il s'adresse à Mgr de Saint-Vallier, qui demeure au Séminaire même et assiste souvent aux récréations de la Communauté. Ce Prélat a été longtemps aumônier du Roi, avant d'être nommé évêque de Québec. Non seulement l'abbé breton ne lui est pas inconnu, mais il lui porte une véritable affection. Peut-être entrevoit-il en lui une recrue pour l'aventure missionnaire du Canada.

En toute simplicité, Louis-Marie lui confie la détresse de sa sœur. Il faudrait pratiquement l'aider à parfaire son éducation commencée par les soins de M^{lle} de Montigny. Mgr de Saint-Vallier songe aussitôt à M^{me} de Montespan, qui, depuis sa disgrâce et sa conversion, consacre une bonne partie de ses revenus à entretenir de jeunes orphe-

lines dans le couvent des Filles de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique. Elle-même y a ses appartements quand elle séjourne dans la capitale.

C'est ainsi que, par l'abbé Girard, précepteur des enfants de M^{me} de Montespan et futur évêque de Poitiers, Louis-Marie est recommandé et introduit auprès de la grande dame. Celle-ci, flattée de la confiance qu'il met en elle, le reçoit avec bonté et le fait parler sur sa famille. Le jeune abbé lui expose la situation avec tant de candeur et d'humilité que non seulement elle lui promet une place pour Louise dans la Maison de Saint-Joseph, mais elle s'offre encore à prendre en charge deux autres de ses sœurs. Non pas à Saint-Joseph où cela n'était pas possible, mais à l'Abbaye de Fontevault dont sa sœur, M^{me} de Rochechouart, est l'abbesse.

Avec un cœur dilaté de gratitude, Louis-Marie s'empresse de faire connaître à ses parents ce nouveau sourire de la Providence. Deux de ses sœurs ne tardèrent pas à prendre le chemin de Fontevault où nous les retrouverons. Voilà comment un saint est une bénédiction pour sa famille et en entraîne les membres dans le sillage de sa prière et de sa vertu.

Catéchiste des enfants et des pauvres

Ceux que Dieu éclaire de son esprit, il les envoie au milieu des hommes pour qu'ils soient ses prophètes. Il en est ainsi de Montfort dont la foi est une flamme à laquelle personne ne résiste. Dès son enfance, nous l'avons vu, il sermonnait gracieusement ses frères et sœurs, et, dans les hôpitaux de Rennes, il catéchisait les infirmes et les malades.

Au Séminaire, jusque dans les conversations, il ne peut s'empêcher de parler de Jésus et de Marie. Mais il a aussi l'occasion d'exercer son zèle dans les œuvres de la paroisse qui compte jusqu'à quatorze catéchismes assurés régulièrement par les séminaristes.

Sous la direction de l'abbé de Flamanville qui deviendra évêque de Perpignan et lui conférera le sacerdoce, Montfort catéchise les pauvres, domestiques, laquais, ramoneurs, qui résident sur Saint-Sulpice, et dont beaucoup ne savent pas lire. Travail ardu dont il s'enchant. Il excelle à capter l'attention de ces simples et à toucher leurs cœurs. Selon le règlement, il termine la séance par une petite exhortation qui les remue jusqu'aux larmes et les engage dans une pratique sincère de leur foi.

Le bruit de son succès courait au Séminaire, mais il laissait sceptiques ceux qui ne voyaient en Montfort que l'abbé modeste et tout intérieur. A la longue, plusieurs écervelés, lassés de cette légende, voulurent assister aux catéchismes de M. Grignon afin de s'en faire ensuite des gorges chaudes. On devine l'allure pateline de ces auditeurs se glissant dans les derniers bancs et riant déjà sous cape. Mais ils sont vite retournés, quand ils voient la maîtrise avec laquelle M. Grignon distribue son monde, de toute provenance et de tout âge, et le plonge d'emblée dans une atmosphère de foi et de piété, et puis comment il explique clairement la doctrine et en tire des applications qui accrochent les consciences parce qu'elles sont une réponse à leurs problèmes de vie.

Ce jour-là, les leçons furent particulièrement graves et pathétiques, car il s'agissait des fins dernières, de la mort, du jugement et de l'enfer. Un silence impressionnant régnait et les larmes coulaient, non seulement dans l'auditoire habituel, mais encore chez les abbés espiègles qui étaient pris à leur propre piège.

Montfort se sentait lui-même une telle emprise sur les âmes quand il faisait le catéchisme aux enfants et au peuple que, toute sa vie, ce sera son ministère préféré, et l'apostolat auquel il fera toujours une large place dans les missions : « Il est plus difficile de trouver un catéchiste accompli, qu'un parfait prédicateur », dira-t-il plus tard.

Le Pèlerin de Notre-Dame

Depuis M. Olier, Notre-Dame a tout pris en commande à Saint-Sulpice. Chacun des huit quartiers de la paroisse porte le nom d'un de ses mystères et le Séminaire lui-même lui a été consacré, au cours d'un pèlerinage à Chartres : quand on l'a bâti on a mis l'une de ses médailles dans ses fondements.

« Reine et Fondatrice de la Maison », selon la volonté de M. Olier, Notre-Dame demeure la dévotion caractéristique des séminaristes qui, sous son égide, se préparent à devenir des « christes vivants », au milieu du peuple chrétien. « O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez en vos serviteurs », répètent-ils quotidiennement pour obtenir cette grâce.

C'est avec enthousiasme que Louis-Marie est entré dans cette spiritualité qui veut conduire à Jésus par Marie. Comme au collège de Rennes, il ne tarde pas à devenir le grand animateur de la dévo-

tion à la Sainte Vierge, dans Saint-Sulpice. Non pas d'une dévotion instinctive ou sentimentale, mais d'un culte solidement fondé sur l'Écriture et la Tradition et assumant toute la vie chrétienne.

Le bibliothécaire méthodique et studieux qu'il est, peut repérer et lire tout ce qui a été écrit d'important sur la Sainte Vierge. Un livre de M. Boudon, sur « *Le Saint Esclavage de la Mère de Dieu* », lui révèle ce qu'il appellera plus tard la *Parfaite Dévotion* à Notre-Dame. Il s'y engage aussitôt, et après conseil et approbation de M. Tronson, il entraîne ses condisciples à se consacrer à Elle, et à devenir, comme lui, des « *esclaves d'amour de Jésus en Marie* ».

Pour la gloire de sa bonne Mère du ciel, son zèle ne connaît pas de repos. Sa confiance en Marie est contagieuse : il ne cesse de témoigner qu'elle ne l'a jamais déçu... M. Le Vallier le sait bien qui fait ses commissions et ses achats : si souvent elle arrange les choses et fournit l'appoint quand l'argent manque.

Sa dévotion est si notoire qu'on lui a confié l'entretien et la décoration de l'autel de la Sainte Vierge dans le chœur de l'église paroissiale en construction : exception au Règlement qu'on n'a jamais vue encore, paraît-il. Cela lui donne une occasion quotidienne de venir prier sa bonne Mère, longuement, comme il faisait autrefois devant les madones de Rennes, et de lui tenir filialement compagnie.

Un des Directeurs du Séminaire, accompagné d'une petite délégation, se rend chaque samedi à Notre-Dame de Paris pour présenter à la Reine de la communauté, les hommages de tous. Régulièrement choisi pour ces visites, Louis-Marie y déploie une ferveur toujours nouvelle. C'est au cours de l'une d'elles qu'après avoir communiqué, et bien avant le sous-diaconat, il fait le Vœu de chasteté perpétuelle, scellant ainsi de manière définitive sa consécration au Seigneur sous le patronage de la Reine des vierges.

C'est aussi une tradition mémorable d'envoyer chaque année deux séminaristes en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres pour y recommander les intentions de tous. Au cours de l'été 1699, Montfort est chargé, avec l'abbé Bardou, de faire cette route mariale. Les deux compagnons, dit Blain, étaient dignes l'un de l'autre par leur piété et leur vertu.

Voyons-les cheminer côte à côte... tout à la grande pensée de Notre-Dame qui les attend là-bas. Comme des scouts modernes qui ne se laissent pas arrêter par les distractions de la route, tout le jour ils avancent sur cette interminable plaine beauceronne, du soleil plein les yeux, de la joie plein le cœur, tantôt méditant en silence

et tantôt psalmodiant les *Ave* de leur Rosaire. Au village, en passant, ils mendient un morceau de pain et un verre d'eau fraîche, et quand tombe le soir, ils demandent asile dans les granges où l'on a déjà commencé d'entasser les gerbes de l'année.

Dès qu'il aperçoit un groupe de moissonneurs au milieu des blés, Montfort ne peut se retenir d'aller vers eux, tout souriant, et de leur parler de Dieu qui voit leurs peines et compte leurs sueurs, de Jésus qui a porté aussi le poids du jour et de la chaleur pour nous aider à sanctifier notre travail. Oui, ces épis qu'ils rassemblent pour que tous les hommes aient du pain à manger, le Seigneur en fait aussi une récolte de mérites pour la vie éternelle. Et après ces bonnes paroles, les paysans se courbent à nouveau sur leurs sillons, l'âme meilleure et consolée.

Tout à coup, à l'horizon de la plaine fauve des blés mûrs, voici les flèches de la cathédrale qui montent dans le ciel comme deux superbes épis. Il faut marcher longtemps encore, et quand on arrive dans la ville, elle n'est plus qu'une masse d'ombre dans le soir qui tombe. Bien qu'il soit très las, Montfort entraîne son compagnon aux pieds de Notre-Dame de Sous-Terre, avant d'aller retenir une place à l'auberge.

Et, dès le lendemain matin, il est devant la Vierge miraculeuse avec laquelle il entame un colloque filial qui n'en finit plus. Après avoir communiqué avec une ferveur que la grâce du lieu semblait mettre à son comble, il y persévère en oraison, six ou huit heures de suite, c'est-à-dire depuis le matin jusqu'à midi, immobile et comme ravi. A peine le temps de prendre quelque nourriture et le voilà de nouveau en compagnie de sa Mère du ciel, dans la même posture, et avec la même dévotion, aussi longtemps que le matin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure du soir où l'on ferme les portes. Blain qui rapporte ces détails, se fait l'écho du bon abbé Bardou « qui ne comprenait pas comment M. Grignion pouvait entretenir Dieu si longtemps ».

Le Séminaire avait certes délégué son meilleur avocat auprès de Notre-Dame de Chartres !

« Je monterai à l'autel de Dieu... »

Il y a huit ans déjà que le jeune Grignion a quitté sa famille et sa bonne ville de Rennes pour venir à Paris, l'âme en fête et tout abandonnée à la Providence. Il n'est plus jamais sorti de Saint-

Sulpice qui l'a adopté. Même pendant les vacances où, les cours cessant, il y continuait sa vie d'oraison et ses lectures sérieuses, tandis que d'autres se distrayaient à faire du théâtre, des jeux et des chansons, selon les goûts parisiens d'alors.

Les amusements futiles des beaux esprits ne l'intéressent pas. Loin de se cultiver en vue de plaire au monde, il prépare, dans la solitude et la réflexion, des plans de sermons, des cantiques, et tout un arsenal spirituel pour faire campagne contre lui, dès que son heure sera venue.

Sous la conduite de maîtres expérimentés dans les voies de Dieu, croissant en âge, en sagesse et en grâce, il a laissé la Vierge Marie former en lui une âme de prêtre conforme à l'image de son Fils. Il a une si haute idée du sacerdoce, cependant, qu'il s'en reconnaît indigne et qu'il tremble à l'idée de s'y engager. Il revoit le cheminement intime par lequel Dieu l'a conduit jusqu'au pied de l'autel, et il en fait une relation écrite à son directeur, M. Leschassier. Celui-ci le presse d'avancer. Et c'est par obéissance à l'appel répété de l'Eglise qu'après les exercices d'une ultime retraite, l'ordinand se présente au Pontife.

Le Pontife, c'est Mgr de Flamanville, l'ancien vicaire de Saint-Sulpice, sous la direction duquel l'abbé de Montfort a fait le catéchisme avec tant de succès. De ses mains il reçoit l'ordination, le 5 juin 1700, samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte.

A l'exemple de tous les saints prêtres de l'époque, Montfort passe encore une semaine en action de grâces avant de célébrer sa première messe. C'est dans la chapelle de l'abside de l'église de Saint-Sulpice, et à l'autel de Notre-Dame que, depuis des années, il ne cesse d'orner avec amour, qu'il offre, pour la première fois, la Sainte Victime. Son condisciple et ami, Blain, est là, au milieu de tous ceux qui l'ont aidé, formé, dirigé : « Je vis un homme comme un ange à l'autel », écrira-t-il vingt ans plus tard, dans ses Mémoires.